

François Le Conte

Le Tour du Parc de Beaupin

Roman



Introduction

Cette saga se déroule dans la région du Forez et plus particulièrement la banlieue de Montbrison. Tous les personnages et le nom de la commune de Chanlieu sont totalement imaginaires, quoique... Le hasard n'exclut pas une coïncidence fortuite avec des événements qui auraient pu se dérouler réellement.

La famille de Rouget, originaire de Lyon, devenue forézienne, cultivait volontiers un art de vivre bourgeois aux valeurs conservatrices. Comme bien souvent, les hauts murs du château de Beaupin, comme l'appelaient les habitants de Chanlieu avec une pointe d'ironie, cachaient des drames que monsieur le juge, son propriétaire, aurait bien voulu taire. Quel gâchis pour ce magistrat dont la carrière promettait d'être brillante. La destinée de chaque enfant va disperser la famille tout en catalysant les forces pour mieux resserrer les liens. Aucune fâcherie entre eux ne viendra briser dans la durée la structure familiale. La fratrie n'en sera que plus soudée.

Les de Rouget traversent les sombres épisodes des guerres de 14-18, 39-45, Indochine et Algérie en adoptant un comportement exemplaire, voir héroïque,

dans la plus grande discrétion. La musique et la prière accompagnèrent les uns, la justice et la gloire militaire servirent l'idéal des autres. Le renoncement n'était pas au programme. Ils allèrent tous jusqu'au bout de leurs convictions.

A Beupin, il y avait des rituels parmi lesquels l'un des plus immuables : « le tour du parc », véritable institution, après le repas et le café. Pour faciliter la digestion, cette promenade d'une petite vingtaine de minutes, obligatoire pour la famille comme pour les invités, à l'ombre des arbres, était entrecoupée de petites haltes pour admirer les arbres tels les chênes centenaires, les pins culminants et le sapin majestueux servant de parasol à l'angle du « château » sous lequel on disposait des transats pour la sieste. A mi-chemin, les plus anciens s'autorisaient une pause, assis sur le banc de la table dite de la « rotonde », commentaient en aparté les dernières nouvelles ou tout simplement soufflaient un peu. Pour certains, c'était l'occasion également de confier ses petits secrets dont seule dame Nature serait témoin.

La succession

Adieu au père créateur

Le 3 novembre 1902, le père fondateur de la grosse maison Beupin, Charles de Rouget, veuf depuis quatre ans et ancien maire de Chanlieu, vient de rendre l'âme. La fièvre typhoïde est venue à bout de l'aïeul malgré les soins du nouveau docteur Maurin. Le samedi 6 novembre, en début d'après-midi, son fils unique Joseph, juge à Montbrison, et ses quatre enfants ont conduit le deuil dignement. La petite église de Chanlieu, reconstruite dans un style néo-gothique au début du XIX^{ème} siècle avec les pierres provenant de sa destruction partielle en 1792, refusa du monde. Une foule nombreuse resta debout dans le fond et sur le parvis à la porte. Une bise glaciale venant du pôle nord vint amplifier le caractère pesant de la cérémonie rythmée par la cloche qui tintait le glas.

L'hiver avait commencé bien tôt cette année. Dès la mi-octobre, la température avait chuté irrémédiablement, les fortes gelées accélèrent la chute des feuilles. Les arbres retrouvèrent leur nudité dès la dernière semaine de ce mois. Les experts

météorologues locaux y allaient tous de leurs prédictions : « c'était à prévoir avec toutes les maladies de la vigne et la mauvaise récolte du raisin ! » ou « je sens mes rhumatismes depuis le début du mois, ça ne trompe pas ! » ou « les vaches n'ont guère brouté cet été en alpages » ou « à la Saint François (le 4 octobre) vient le premier froid ! » etc... Au café de l'église, « Chez Paul Pradin », un bûcheron de passage à Chanlieu, prétendait avoir entendu le hurlement d'un loup et l'avoir aperçu sur les hauts de Courreau. Seules certitudes : les hirondelles avaient fui la région dès les premiers jours de septembre, les canards commencés leur migration juste avant l'ouverture de la chasse, au grand désespoir des chasseurs dont certains n'ont pas attendu le début des hostilités, la tentation était trop forte ! Même des oies cendrées ont traversé le pays, le temps était bien détraqué ! La neige avait recouvert de son blanc manteau les cimes des monts du Forez de Baracuchet à Chalmazel. Les anciens assuraient n'avoir jamais connu pareils désordres !

Monsieur le curé, dans son homélie, retraça brièvement la vie d'un homme public républicain attaché à l'Etat laïque, mais profondément chrétien. Des mots étonnants, dans la bouche d'un curé, pour un homme qui ne fréquenta guère les bancs de l'Eglise qu'à l'occasion des baptêmes, les mariages et les enterrements, un homme qui a fustigé les critiques de l'autorité religieuse sur la politique du gouvernement.

Tout le monde espérait secrètement que le discours fut bref et avait hâte de se réfugier dans un endroit plus accueillant, moins froid. Ce n'est pas le poêle à bois planté juste en dessous de la chaire au milieu de

la nef qui pouvait réchauffer l'air et encore moins ceux qui n'avaient pas la chance de cohabiter autour. Joseph donnait des signes d'impatience évidente car ses moustaches roussies par la nicotine remuaient de haut en bas. Sa femme Suzanne voyait bien ses mimiques qui ne trompaient personne de son proche entourage. Elle plaça discrètement son bras sur le sien, ce qui fit sourire ses filles Anne et Marie à ses côtés. Son agacement ne se calmait pas pour autant. Enfin, toute la famille se retrouva en cortège derrière le corbillard drapé de noir, surmonté de panaches noirs, partiellement recouvert à l'intérieur comme à l'extérieur de bouquets et de couronnes de fleurs multicolores. Celle bleu-blanc-rouge du sous-préfet portait l'épithète : au grand serviteur de l'Etat. Un cheval tout gris soufflait et hennissait, les oreilles baissées, pour signifier son impatience. Son palefrenier le sermonna et lui secoua la tête avec les rênes pour tenter de le calmer. Le frère de Charles, l'oncle Jacques, célibataire, voûté, marchait difficilement avec une canne à pommeau finement ciselé, et son neveu Joseph, tout de noir vêtu, chapeau feutre de la même couleur, conduisaient seuls le cortège juste derrière le curé chapeauté de sa barrette psalmodiant des prières incompréhensibles. Les femmes, vêtues de longues robes noires et d'une voilette cachant le visage, restaient à l'écart en deuxième ligne avec les enfants. Ces derniers ne cessaient de jacasser discrètement afin de ne pas risquer les remontrances de leur père. Pour eux, l'absence de chagrin s'expliquait par le souvenir d'un grand-père à la barbiche blanche, le crâne chauve, grincheux ne tolérant aucune incartade : « ne touchez à rien » ! répétait-il sans arrêt. Ses petits yeux bleus

traquaient la moindre anomalie qui le contrariait dans ses habitudes. Il maugréait contre tout ce qui pouvait faire du bruit. Son éternel costume sombre, sa chemise blanche et la cravate noire le faisaient ressembler à un fantôme rodant dans un château hanté, traînant ses chaussons sur le parquet ou sur le carrelage dans les couloirs de Beaupin. Joseph le traitait affectueusement de vieille chouette, ce qui le faisait sourire. Les femmes rappelaient bien à l'ordre les chérubins qui pouffaient encore de plus belle.

Plus en arrière, la foule suivait en silence dans un grand climat de recueillement. Messieurs les notables de Montbrison avaient replacé sur la tête leur haut de forme de peur de prendre froid. Certains ne pouvaient fermer leur manteau trop cintré, faisant entrevoir une bedaine insolente ! Le nouveau député Ory avait réuni autour de lui le sous-préfet, les maires de Chanlieu et de Montbrison avec leurs conseillers municipaux. Il racontait à voix basse à qui voulait l'entendre les derniers potins de l'Assemblée Nationale :

– « Bientôt, avec l'affaire Scheffer, la police risque de nous prendre à tous les empreintes digitales ! Attention messieurs quand vous irez dans nos bonnes maisons closes... Enfin ! Zola ne nous embêtera plus, son réquisitoire au profit de Dreyfus tombera à l'eau... »

– « Il paraît que l'institution Laprade n'est pas concerné par la nouvelle loi sur la laïcité m'a confirmé le secrétaire d'Emile Combes, bientôt il ne restera plus guère d'écoles privées... »

Prédit dans un rire gras le sous-préfet dont la moustache grisonnante abondante laissait apparaître les restes du repas de midi. De nombreuses têtes se retournèrent en réprobation. Son haut chapeau

manquait toujours de tomber à terre à chaque éclat de rire, bien déplacé pour la circonstance. Le maire de Chanlieu narre en aparté les derniers avatars du défunt :

– « Monsieur de Rouget a dû trousser plus d'une drôlesse de son usine et, paraît-il, laissait toujours une grasse récompense. Plus d'une engrossée aurait pu lui demander une pension... ! »

Les bourrasques de vent et le pâle soleil faisaient tomber sur la chaussée gravillonnée le givre des branches d'arbres bordant la route dont la pente rendait délicate la marche. Ces messieurs époussetaient leurs redingotes et les dames leurs robes noires. Les enfants s'amusaient à recueillir dans leurs mains la poudre blanche et s'en aspergeaient. Chemin faisant, le cortège arriva au cimetière. Les employés municipaux déposèrent le cercueil et tout le parterre fleuri sur le sol gelé, se préparant à la mise au tombeau grand ouvert. Un préposé attendait à l'intérieur pour la mise en place de la bière. Joseph ne put s'empêcher, par curiosité, de visiter de visu l'intérieur du mausolée pour s'assurer de la place restante, au cas où...

Soudain la jument, fort mécontente de se retrouver immobilisée dans le froid, piaffa d'impatience. Elle se permit de faire demi-tour au milieu de la foule dans le but de retourner seule avec la voiture et de retrouver la chaleur de sa stalle. Le palefrenier abasourdi par tant d'audace jura tout haut tandis que commençait à gronder l'effroi. Le député et les élus prononcèrent un « oh... » de surprise. Les employés se mirent à la poursuite de la récalcitrante laissant le cercueil à la porte du caveau. Une débandade s'amorça, l'allée du cimetière prit l'allure de piste de course. Seuls, le

curé, le cantonnier, l'oncle Jacques et son neveu Joseph avec sa femme Suzanne et les enfants demeuraient sans voix autour du corps du défunt. Les hommes prirent sur eux de descendre le cercueil à l'aide de cordes dans le caveau.

Le retour à pied se passa sans un mot, Joseph avait la mâchoire serrée de rage, bougonnant et l'oncle Jacques n'osa plus prononcer un mot d'apaisement. Il retournait à Montbrison comme il était venu : discrètement sans avoir été convié à se réchauffer chez son neveu !

Rétrospective

Charles passait pour un riche industriel du textile à St Etienne avant de s'établir par opportunité à Chanlieu. Il avait fait construire sa nouvelle usine à proximité de Montbrison en 1862. Il trouvait la main-d'œuvre moins chère dans la plaine du Forez et surtout plus malléable que dans la préfecture ligérienne. L'usine avait compté jusqu'à près de 80 ouvriers et ouvrières issus pour la grande majorité des montagnes du Forez. Il a fallu former bobineuses, dévideuses, ourdisseuses, renfileuses, retardeuses etc... La manufacture était spécialisée dans les tissus ornementaux très demandés dans toute la France et même en Belgique et en Angleterre. En 1870, le gouvernement et le ministère de la guerre lui passèrent commande de tissus pour les uniformes de ses soldats revêtus d'une longue capote de drap et de pantalons bleus ou rouges. La qualité de ces tissus lui donna une grande notoriété, les commandes affluèrent.

Depuis l'annexion de l'Alsace et la Lorraine par Bismarck, de nombreux cadres de l'industrie textile avaient préféré rejoindre la patrie, embauchés sans difficultés par les capitaines d'entreprises de leur spécialité. Charles de Rouget bénéficia du savoir-faire de son directeur commercial et technique originaire de Strasbourg. Son accent particulier lui valut au début méfiance et moquerie. Tout le monde pensait qu'il était forcément allemand ou boche et donc espion.

Les dures grèves de la fin du XIX^{ème} siècle mirent en péril tout le fragile équilibre financier de l'usine, laissant à Charles, de la vieille école, un goût amer. Les ouvriers ne supportaient plus de travailler douze heures par jour et sans vacances. Pourtant, ce dernier avait poussé son paternalisme jusqu'à faire construire, sur un terrain communal, une petite cité ouvrière afin de fidéliser son personnel. Le lieu prit le nom de la « cité des Rouget ».

Quelques années après son installation à Chanlieu, Charles de Rouget, à la demande de l'ancien maire, présenta sa candidature aux municipales de la commune, sans grande opposition. Sa facile victoire, sans gloire, l'autorisa, croit-il à tort, à prendre des attitudes de capitaine autoritaire. Sa manière très personnelle et directe de gérer les affaires publiques comme ses propres affaires personnelles ne fut pas du goût de tous ses administrés. Pourtant, ses ambitions étaient à la hauteur de ses actes : construction d'une salle des fêtes, d'une nouvelle mairie appelée la maison du peuple ou maison communale, d'une école laïque pour garçons et filles séparées. Il favorisa et encouragea l'installation d'une coopérative agricole,

de commerces malgré la proximité de la ville de Montbrison.

Il réussit, à l'apogée de son règne, à faire passer sa commune de 650 habitants à 880 d'après le recensement effectué en cette année 1882. Mais l'endettement devint vite insupportable pour des administrés qui constatèrent une augmentation constante de leurs impôts chaque année. Les jalousies ne tardèrent pas à engendrer des rumeurs sur la probité de Charles et de son enrichissement personnel avec les deniers de la commune, jetant le discrédit sur son honneur. Il en sera profondément affecté. La grogne mit à mal la popularité du maire qui dû rendre son tablier avant la fin de son mandat. Dès lors, il n'exercera plus aucune fonction publique.

Charles supporta de grandes souffrances avec la mort en bas âge de sa fille âgée de 5 ans et de son garçon de 3 ans. Une épidémie de variole avait provoqué de nombreux morts en 1861 à St Etienne. La naissance de Joseph en 1865 à Chanlieu atténuait à peine le deuil des de Rouget.

Ce dernier grandit à Beupin sous la férule d'un père sévère qui ne voyait en son fils, désormais unique, que son digne successeur à la tête de son usine. Il lui fallait donc mettre à profit la quintessence de l'intelligence du fils prodige. Sa mère ne sut jamais lui montrer son affection qu'il trouva auprès de sa gouvernante. Plus tard, Joseph, après une scolarité des plus satisfaisantes au collège Victor de Laprade de Montbrison, prit ses distances vis-à-vis de sa famille, au grand désespoir d'un père contrarié dans ses souhaits. Charles le considéra dès lors comme un jean-foutre. Cependant, il entreprit de brillantes études de droit à Lyon et à Bordeaux.

Ce n'est pas un hasard si Joseph se destina à la magistrature. Son oncle Jacques, avocat au barreau de Montbrison et célibataire endurci, l'a sans doute bien conseillé. Une animosité de Charles envers son frère s'en suivit.

Mais Joseph connaissait également bien l'histoire de ses ancêtres. En effet, la toge en hermine restait une tradition dans la famille de Rouget au XVII^e et XVIII^e siècles. Le premier Claude Rouget, haut magistrat au parlement de Lyon en 1634, fut anobli par Louis XIII. La charge a été transmise de génération en génération. Les Rouget ont fait construire un immeuble cossu bordant directement la place Royale à la fin du XVII^e siècle. Cette place portera successivement le nom de Louis le Grand, place de la Fédération en 1790 puis de l'Égalité en 1793, place Bonaparte puis Napoléon, enfin place Bellecour sous la III^e république. La famille portera désormais la particule et ses armoiries. Plusieurs générations de robins se succédèrent jusqu'à la révolution de 1789. L'exécution de deux membres de la famille de Rouget en 1793, sur la place des Terreaux de « Ville Affranchie », provoqua la fin d'une dynastie. Tous leurs biens confisqués, il ne restait plus à la famille que le choix de se disperser en France ou en Guadeloupe pour certains.

La branche de Rouget, dont est issu Joseph, ne s'exila pas bien loin puisqu'elle resta cachée dans le quartier St Jean et se reconvertit discrètement dans l'industrie de la soierie en pleine expansion dans la ville des canuts. Les magnaneries abondaient dans les campagnes. Leur sens des affaires favorisa un enrichissement fulgurant ; c'était une revanche sur leur funeste récent passé révolutionnaire. Charles, fils

et petit-fils de soyeux, se fondait donc dans le moule de ses ascendants, mais sans fortune ni patrimoine ! Après divers revers, notamment la révolte des canuts en 1831, la famille quitte Lyon pour s'établir à St Etienne et y créer un atelier puis une usine textile spécialisée dans les rubans. Le tout nouveau patron prit les rênes de cette usine dans une période troublée, de marasme économique mondial latent. Il dut faire ses preuves, affronter des durs mouvements sociaux, une concurrence très vive. Le malaise social favorisa la montée en puissance des syndicats, ce que ne supportèrent guère les patrons de la génération de Charles habitués aux périodes fastes de l'avant-guerre de 1870. Ce dernier opta pour la délocalisation de son usine à Montbrison et le changement de production, passant du ruban aux tissus d'ameublement. Charles se résignait à adopter avec réticence les nouvelles énergies et techniques de cette fin de siècle : les machines à tisser mécaniques à vapeur, l'électricité, les locomotives à vapeur, le pétrol, nouvel or noir, les premiers sauts de puce de l'avion, les constructions modernes en acier etc...

Il n'a pas désiré affronter de face le progrès. Sentant ses forces faiblir il souhaita passer la main, chercha à revendre son affaire. Ses vieux métiers à tisser devenus obsolètes ne facilitèrent pas la reprise. L'usine se vidait lentement de son sang, en l'occurrence de son personnel. La commune lui racheta sa cité à bas prix. Grandeur et fin de règne pitoyable !

L'héritage en question

La gouvernante, Marguerite, qui avait gardé Paul le petit dernier, et l'homme à tout faire, Claudius,

avaient entretenu les feux de cheminées comme les poêles à bois. La théière en argent gardait au chaud le thé. Toute la famille se retrouva, soulagée, dans le grand salon. Joseph, assis dans un profond fauteuil en cuir griffé par le temps, maugréât encore contre ces évènements malencontreux. Sans doute pensait-il déjà à la prochaine rencontre avec le notaire, monsieur de Montois, que son père avait convoqué début octobre, arrêtant ses dernières dispositions testamentaires. Il lui en avait bien fait allusion au cours d'un dîner intime mais rien n'était moins sûr car il savait son père très avare et grand cachotier.

La lampe à pétrole éclairait faiblement les visages de chacun, de la fumée s'en échappait se mêlant à celle de la pipe en bruyère de Joseph dont la tête sculptée représentait le visage d'une sirène. Elle lui avait été offerte par un oncle Lyonnais pour l'anniversaire de ses 24 ans. Il mâchonnait nerveusement le bec du tuyau et rallumait sans cesse le tabac refroidi dans le foyer en tassant avec un outil rudimentaire. L'odeur âcre de la fumée incommodait tout le monde. Sa femme et ses enfants ne se gênaient pas pour le lui reprocher, en vain. Son père avait également horreur de l'odeur de tabac. Joseph était obligé d'aller s'adonner à son plaisir dehors. Dorénavant, maintenant, il pourrait agir à sa guise sans risquer l'ire de son père. Sa moustache avait pris la couleur de la nicotine. Les rideaux du salon et du bureau s'imprégnèrent du tabac que Joseph assurait de bonne qualité, du « Bergerac » disait-il. Marguerite avait toute les peines du monde à atténuer les effluves en aérant de longs moments le rez-de-chaussée de la maison. Joseph s'interdisait, comme pour se faire pardonner, de parcourir l'étage avec sa pipe. Par

contre, Marguerite avait interdiction de pénétrer dans le bureau sans sa permission. Il arrivait donc que le bureau de monsieur n'eût pas été aéré durant une semaine confinant un air vicié qui n'avait pas l'air de gêner outre mesure Joseph. Le lendemain, la matinée promettait d'être belle et froide car la nature était revêtue d'une fine pellicule blanchâtre, le soleil rougeoyait le ciel au-dessus des arbres, les oiseaux virevoltaient rapidement d'un sapin à un noisetier à la recherche de nourriture, lapins et écureuils couraient en tous sens laissant des traînées sombres dans la neige. L'ombre des arbres du parc retardait l'entrée des rayons du soleil dans la maison bien froide à l'exception du salon chauffé par la cheminée dont l'âtre avait été chargé de grosses bûches par Claudius.

Ce dimanche, les cloches de l'église rappelaient à la mère et aux enfants le moment de se préparer pour se rendre à la messe de dix heures. La petite troupe se mettait en route car le curé ne se gênait pas de fustiger les retardataires. L'emplacement des de Rouget dans la nef était immuable, toujours le deuxième rang à droite du chœur. Des tentatives d'occupation ont bien été lancées, mais toujours repoussées.

Joseph, comme son défunt père, ne brillait guère par sa ferveur religieuse. « Priez pour moi » demandait-il le sourire aux lèvres ! Effectivement, Suzanne ne manquait jamais de placer un cierge sur le présentoir sous la statue de la Vierge Marie dont le blanc et le bleu avaient été noircis par la fumée des bougies.

En rentrant, attendant de passer à table et comme le temps le permettait, le chef de famille convia ou plutôt invita avec insistance femme et enfants à faire

un tour de parc pour ouvrir l'appétit. C'était l'occasion pour Joseph de montrer avec de grands gestes de la main les œuvres de son père : la maison, les arbres plantés, le jardinet et bien sûr l'allée gravillonnée qui s'enfonçait dans le parc, contournant une pelouse que Claudius fauchait régulièrement, la ceinture de flanelle autour de la taille. On traîna des pieds déjà glacés par l'immobilisation à l'église, on renâcla les mains dans les poches pour essayer de les réchauffer. Le froid faisait sortir de la fumée blanche de la bouche. Même les oiseaux invisibles et silencieux se terraient au chaud dans leur nid. Les grands suivaient dans l'ordre et la discipline. Cependant, le petit dernier et l'avant-dernière traînaient sciemment en signe de réprobation : « On le connaît par cœur le parc ! ».

Claudius se faisait un honneur de ne laisser aucune herbe ni feuille empiéter sur l'allée. En été, des parterres de pétunias multicolores, de rosiers et d'hortensias agrémentaient les abords de la maison d'habitation. Marguerites et fleurs jaunes de pissenlits se disputaient le territoire de la pelouse. En septembre, Claudius y ramassait des mousserons et rosés pour le plus grand bonheur de Marguerite qui en accompagnait ses omelettes baveuses.

Ce « tour de parc » devint une institution chez les de Rouget ; il servait à faire digérer après un bon repas disait-on, mais aussi à faire admirer Beaupin baptisé pompeusement « château » par les habitants de Chanlieu. En entendant ce mot « château » Joseph avait l'impression d'appartenir à la caste des seigneurs de la royauté. Il était désormais le patriarche, le gardien des traditions et valeurs des de Rouget à transmettre.

L'aménagement d'un petit rond-point situé juste à mi-parcours face à la maison avec un banc en bois incitait à une pause-contemplation ou pause-réflexion. Un petit portillon donnait accès au chemin du Montet. Une serrure en interdisait l'entrée mais les enfants oubliaient souvent de la fermer malgré l'attention particulière de Claudius. Joseph ne dédaignait pas de faire un tour seul, il appréciait ce moment de solitude troublée seulement par les gazouillis des oiseaux ou les bruits domestiques lointains. Était-ce en cet endroit qu'il se forgeait une intime conviction ? Combien de jugements avaient-ils été rendus ici ? Combien de peines ont-elles été prononcées sur le petit banc au fond du parc ?

Beaupin avait été érigé en 1863 après l'installation complète de l'usine. C'était une grosse maison construite sur un terrain acheté à monsieur de Simplet membre du barreau de Montbrison. Le frère cadet de Charles de Rouget, Jacques, ancien avocat, résidant à Montbrison depuis plus de quarante ans, en avait facilité la transaction avec réticence car il aurait aimé également s'en rendre acquéreur. Mais son aîné le dédommagea financièrement non sans rancune. Beaupin est le nom du lieu-dit en raison du bois de grands pins qui y grandissaient majestueusement. Charles avait dû éclaircir la pinède pour faciliter la construction et dégager la vue sur les montagnes.

Le « château » ressemblait à un gros parallélépipède de deux étages avec des murs en moellons de roche granitique de la carrière de Saint Bonnet le Courreau, avec trois rangs de frise crénelée comme il se doit pour les maisons bourgeoises. Le nombre de rangs avait son importance, c'était un indicateur de richesse disait-on. De hauts murs

cernaient partiellement la propriété. Il a fallu presque deux ans pour la construire. On rentrait par un grand portail en fer dans une cour gravillonnée toujours ratissée soigneusement par Claudius. De grandes jardinières de lauriers roses montaient la garde de chaque côté du perron en pierre grise.

L'intérieur était cossu, partout du parquet ciré et marqueté dont il émanait une douce chaleur ambiante. Au rez-de-chaussée, franchi le perron en pierre ocre, on entra dans un vaste hall où pendait un grand lustre de cuivre aux multiples ampoules ressemblant à des bougies, l'œil était attiré par une collection de sabres accrochés en éventail au mur comprenant une dizaine d'armes du 1^{er} Empire : des sabres de Hussard, de Dragons, de Chasseurs et de Gardes de Corps... Gardant la porte à deux battants du salon, une énorme pendule Franc-Comtoise en bois de châtaignier rythmait la vie de Beaupin en sonnant toutes les heures ; on pouvait apercevoir le balancier en laiton à travers une petite lucarne de la dimension du balancier. Un imposant poêle en faïence avait le devoir de chauffer en vain l'entrée et les escaliers ; quelques chaises en rotin disposées en dessous du présentoir servaient le plus souvent de dépôt de vêtements, au grand dam du maître des lieux.

Le grand salon faisait la fierté de la famille avec sa galerie de portraits de personnages se donnant des airs importants, très sévères et tristes sur fond noir, la plupart inconnus. Charles n'en avait jamais révélé l'identité exacte, aucune inscription ne le permettait, sans doute des ancêtres ou... une acquisition opportune. Une imposante et haute cheminée en calcaire gris trônait. Le foyer était décoré d'une plaque en fonte portant les armoiries de la famille,

une grande grille en laiton protégeait le parquet des tisons ; sur le linteau, une pendulette à colonnettes en bronze faisait entendre son tic-tac régulier et sonnait également toutes les heures souvent avec quelques secondes de décalage avec la pendule de l'entrée. Au-dessus du linteau, une tête de chien sculptée ornait le manteau en bois de chêne sombre. Deux grands fauteuils en cuir à haut dossier permettaient de se chauffer directement au contact de la chaleur du foyer. Ils étaient réservés aux anciens et aux hôtes de marque. Le centre de la pièce était recouvert d'un épais tapis de laine que l'on disait provenir du Maroc, sans que l'on en puisse prouver exactement l'origine. Des fauteuils de style Louis XVI, recouverts de soie bigarrée, cernaient deux petites tables marquetées. C'était l'endroit où se tenaient les invités ou la famille réunie. Dans un coin, une table de « bridge » tendue de feutre vert et quatre chaises empaillées attendaient sagement les joueurs. Le grand-père Charles avait bien pensé installer un billard, loisir en vogue dans l'aristocratie, mais, finalement, y renonça faute de place. De grandes baies vitrées avec vue sur le parc laissaient rentrer généreusement les rayons du soleil dans la pièce ; la porte vitrée donnait accès à un perron en pierre, le point de départ du célèbre « tour du parc ».

Une porte discrète confondue avec le mur donnait accès à une petite pièce attenante appelée bibliothèque, car de grandes étagères fermées par un grillage présentaient une grande collection de livres de toutes tailles à reliure en cuir richement dorée avec des marques héraldiques pour certains. Le thème de ces livres était tellement hétéroclite qu'il en demeurait un grand mystère : on y trouvait pêle-mêle